

DIX ANS TOUT JUSTE QUE L'AUDITORIUM DE RADIO FRANCE A OUVERT SES PORTES. APRÈS DE LONGUES ANNÉES HORS-LES-MURS, L'ORCHESTRE NATIONAL DE FRANCE, L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE, LE CHŒUR ET LA MAÎTRISE DE RADIO FRANCE TROUVAIENT ENFIN, AU SEIN DE LA MAISON RONDE, UNE SALLE DE CONCERT EXCEPTIONNELLE OÙ SE PRODUIRE, CAPABLE DE PROPOSER AU PUBLIC UNE OFFRE MUSICALE ET RADIOPHONIQUE SANS ÉQUIVALENT EN FRANCE. BÂTI MAIN DANS LA MAIN PAR LES CABINETS ARCHITECTURESTUDIO ET NAGATA ACOUSTICS, L'AUDITORIUM DE LA MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE COMPTE 1461 PLACES ET BÉNÉFICIE D'UNE CONFIGURATION UNIQUE. RETOUR SUR CETTE DÉCENNIE QUI A TOUT CHANGÉ.

« GRANDIR ET S'EXPRIMER PLEINEMENT »

MICHEL ORIER

directeur de la musique et de la création à Radio France

Quel bilan général dressez-vous depuis l'ouverture de l'Auditorium de Radio France en 2014 ?

Le bilan général se décline sous différents aspects, qui concourent tous au même résultat, à savoir l'importance du rôle de Radio France dans la musique. Le bilan est formidable, en premier lieu vis-à-vis de nos formations musicales, car cet outil leur a permis de progresser, de s'exprimer pleinement et de grandir magistralement. Par ailleurs, nous avons pu construire des saisons ayant du sens. Nous n'avions plus à nous insérer dans d'autres circuits ou d'autres salles — Pleyel, Théâtre des Champs-Élysées — nous étions chez nous et bâtissions nos programmes comme nous l'entendions, main dans la main avec France Musique. Ce fut considérable. France Musique a d'ailleurs multiplié par 3 son audimat sur la case concert depuis que l'Auditorium existe, ce qui n'est pas rien. Enfin — ce fut la raison de ma venue ici, il y a un peu plus de 8 ans — nous avons fait en sorte que cet Auditorium se situe au même niveau d'attractivité et de reconnaissance que les autres grandes salles parisiennes dans un paysage musical devenu beaucoup plus actif avec l'avènement de la Philharmonie. Voilà le bilan des 10 ans : faire exister dans Paris un auditorium magnifique doté d'une acoustique exceptionnelle, dans lequel le public prend beaucoup de plaisir à venir. J'ajouterai, d'un point de vue architectural, que ce n'est pas une salle comme les autres. Nous nous retrouvons, le temps du concert, au milieu de la musique, dans une communauté rassemblée comme nulle part ailleurs. Si j'aime évidemment me rendre dans différentes salles, à la Philharmonie notamment, le dispositif relativement « classique » du concert y est conservé — entre autres la distance avec des musiciens. Je suis très attaché à ce quelque chose de spécial de l'Auditorium, où bien des pièces sonnent comme elles ne sonneront pas ailleurs — je pense à *Ma Mère l'Oye*, à la *Musique pour cordes, percussion et célesta*, et même à certaines grandes masses orchestrales comme la *Symphonie alpestre* ou *Zarathoustra*, qui deviennent ici de la musique de chambre. C'est stupéfiant.

De quoi êtes-vous parti à votre arrivée en 2016 ? Aviez-vous des modèles en tête ?

Je suis parti de mon expérience de directeur programmeur, en particulier à Grenoble où, dans un auditorium de taille assez modeste (950 spectateurs), nous devions produire le maximum de choses. Je connaissais ces contraintes. Aussi ai-je proposé aux délégués des orchestres, dès mon arrivée, de travailler notre identité tout en élargissant la programmation. En ne faisant pas jouer nos seules formations, mais en ouvrant au baroque, au piano, au quatuor, nous avons appris à nous servir de l'outil et à le maîtriser peu à peu. Désormais, les directeurs musicaux connaissent bien la salle et ses larges possibilités de répertoire. Tout en sachant que nous pouvons aussi nous servir de la Philharmonie ou d'autres salles pour d'autres répertoires.

Qu'a changé concrètement l'ouverture de l'Auditorium dans l'offre musicale de Radio France ?

Elle nous a permis de rationaliser les saisons. De ne pas avoir deux orchestres travaillant dans des canaux complètement séparés. La facilité, dans la programmation classique, est de choisir un chef, un soliste et d'attendre les propositions de leur agent. Nous aurons, dans ce cas, de bons programmes, mais avec le risque qu'ils soient identiques. Sur une saison, ça n'aurait pas de sens ! L'un de mes premiers objectifs a été de bâtir une intégrale Saint-Saëns, à l'occasion du centenaire de sa disparition en 2021 ; avoir 300 musiciens dans la maison offre des opportunités exceptionnelles. Notre travail de fond sur Chostakovitch a, lui aussi, permis d'aborder de nombreuses œuvres, et je pense encore au cycle des poèmes symphoniques de Strauss en compagnie de Mikko Franck ; le festival Présences, à son tour, a bénéficié de l'existence de l'Auditorium. Pour autant, après 10 ans, nous ne sommes qu'au début de ce travail.

Comment cette offre se traduit-elle auprès du public ?

Nous avons accueilli, pour la saison 2023/2024, 7500 abonnés et 150 000 spectateurs payants. Le taux de remplissage est de 89 %, les recettes de billetterie ont doublé depuis mon arrivée, et la moyenne d'âge du public a baissé, passant de 56,6 ans à 52 aujourd'hui. L'offre est considérable, avec 40 % de concerts en plus depuis

l'ouverture de l'Auditorium : davantage de concerts de nos formations (comprenant les concerts famille, jeune public, etc.) mais aussi de la musique de chambre, des ensembles invités (entre 3 et 5 baroques), le piano, et entre 8 et 10 concerts d'orgue.

Quels seraient, selon vous, les qualités et les défauts de l'Auditorium ?

Il a le défaut de ses qualités : une acoustique exceptionnelle, apportant à la fois un très grand détail mais également du volume. Toutefois, il n'est pas très grand. Il est idéal pour la proximité qu'on entretient avec les chefs-d'œuvre de la musique, mais certaines pièces comme le *Requiem* de Verdi, donné récemment sous la direction de Riccardo Muti, trouveront mieux leur place à la Philharmonie en termes de projection — pensez aux déferlements du *Dies Irae*. Ce n'est pas non plus la salle idéale pour le lyrique. Nous avons la chance de nous appuyer sur ce merveilleux outil tout en pouvant travailler ailleurs. J'ajouterais, au chapitre des légers défauts, que c'est une salle difficile à sonoriser. Ainsi, dès que l'électro-acoustique entre en jeu, je suggère plutôt l'usage de notre irremplaçable Studio 104. Mais les qualités l'emportent de très loin. C'est une des rares salles au monde, à ma connaissance, qui permette d'entrer au cœur de la musique.

Comment la politique musicale de l'Auditorium s'inscrit-elle au sein du « média global » qu'est Radio France ?

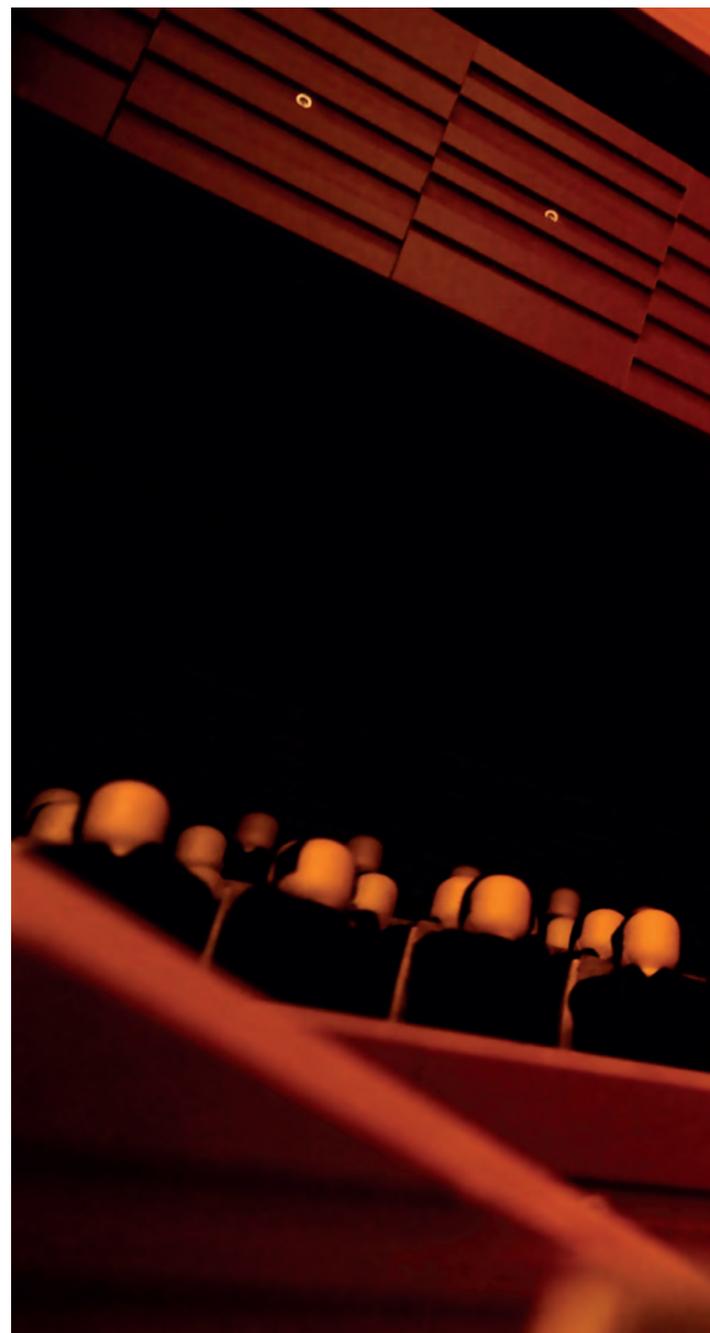
Notre projet avec France Musique consiste à travailler davantage l'éditorial ensemble. En nous appuyant sur les forces du web de France Musique pour bâtir le site référent de la musique classique — pensons à la richesse de notre catalogue, à nos intégrales et à l'incomparable richesse des émissions produites par l'antenne pour accompagner, éclairer et rendre plus accessible ce contenu. À la fin de la crise du Covid, lors de la reprise des concerts sans public à l'Auditorium, il avait été prévu que France Musique enregistre ces soirées puis les diffuse selon ses besoins et son calendrier. J'avais alors été très frappé par la volonté farouche de nos musiciens de jouer en direct. « Il n'y a pas de public certes, mais nous voulons jouer pour les auditeurs derrière leur poste, chez eux. En direct » nous disaient-ils. Ce fut un marqueur important. La magie des concerts de l'Auditorium est en effet celle du double frisson : un orchestre somptueux pour le public présent en salle, mais aussi pour les millions d'autres chez qui il se rend grâce à la magie du direct. Ces captations, de surcroît, demeurent accessibles à la réécoute une fois le concert passé. Nous sommes fiers d'avoir contribué à donner cette audience à nos concerts grâce à France Musique. J'ajouterai que l'Auditorium a favorisé l'émergence d'une politique discographique ambitieuse et même d'un label. L'album consacré à Kaija Saariaho, porté par le Chœur, l'Orchestre Philharmonique et l'Orchestre National, est paru sous l'étiquette du festival Présences et a été nommé disque de l'année dans sa catégorie par la revue *Gramophone*.

À titre personnel, quels grands concerts vous ont marqué depuis l'ouverture de l'Auditorium ?

Difficile, j'en vois tant ! Je me souviens d'un récital mémorable d'Alexandre Kantorow, traversé par le génie et la grâce. Je garde de vifs souvenirs des concerts d'Emmanuel Krivine à la tête de l'Orchestre National de France. Mais aussi d'une « Pathétique » par Mikko Franck, d'une *Valse* par Cristian Măcelaru, d'un *Stabat Mater* de Szymanowski porté par Krzysztof Urbanski avec notre Chœur au taquet. Un événement marquant, après le Covid, même si nos formations n'y participaient pas, fut l'enregistrement de *Siegfried* de Wagner avec l'Orchestre de l'Opéra national de Paris et Philippe Jordan : cette captation fait partie intégrante de l'histoire de notre Auditorium. Il y a aussi certaines œuvres que j'aimerais entendre, par exemple *Metamorphosen*, ce deuxième Concerto pour violon de Penderecki qui semble avoir été écrit pour l'Auditorium. Quant à mon idéal, il pourrait être, pour les dix ans à venir, que les compositeurs écrivent spécifiquement pour l'Auditorium et son acoustique sans équivalent.



© Ch. Abramowitz



« C'EST LA SEULE SALLE QUI ÉTAIT POSSIBLE À CET ENDROIT-LÀ »

GASPARD JOLY

architecte associé chez Architecturestudio

Racontez-nous la genèse de l'Auditorium de Radio France.

Architecturestudio fut, en décembre 2005, le cabinet choisi pour la réhabilitation de Radio France, dont la mise aux normes sécuritaires était devenue indispensable. La question de quitter la Maison de la Radio fut alors légitimement posée, en raison de l'ampleur des travaux à venir, mais le personnel et les syndicats manifestèrent leur attachement à ce bâtiment, amené, donc, à subir de profondes transformations. Pour autant à cette époque, la construction d'un nouvel auditorium au sein de Radio France n'était qu'une option dans le cahier des charges. Mais c'est une idée que Jean-Paul Cluzel, alors PDG de la maison, poussa puis imposa. Le « brief », alors, était simple : prévoir, dans le cadre de cette restructuration de Radio France, une salle philharmonique pour les formations de la maison, d'une jauge de 1450/1500 places, conçue avec l'acousticien Nagata et de préférence de type « boîte à chaussures », c'est-à-dire un rectangle, où tout le public ferait face la scène. Le projet allait prendre un chemin différent.

Quel fut votre source d'inspiration pour cette nouvelle salle ?

Dès le départ, la structure de la Philharmonie de Berlin de Hans Scharoun nous était apparue, avec l'idée de placer la musique au cœur de la salle et de disperser des balcons autour de la scène. Cela, sans avoir rien résolu, simplement comme une image de référence. L'idée des trois essences de bois s'est imposée presque naturellement à la fin du processus de conception. Nous voulions une salle résolument contemporaine mais aussi donner le sentiment à chacun qu'elle avait toujours été là, comme une évidence. Pas de choc des cultures ! À la fois contemporaine, innovante, et inscrite dans cette famille d'espaces de la Maison de la Radio de façon naturelle.

Comment a-t-elle trouvé son emplacement au sein de Radio France ?

Notre première tâche fut de composer avec la combinaison des contraintes – murs des studios 102 et 103 d'alors, toiture du studio 104, que nous

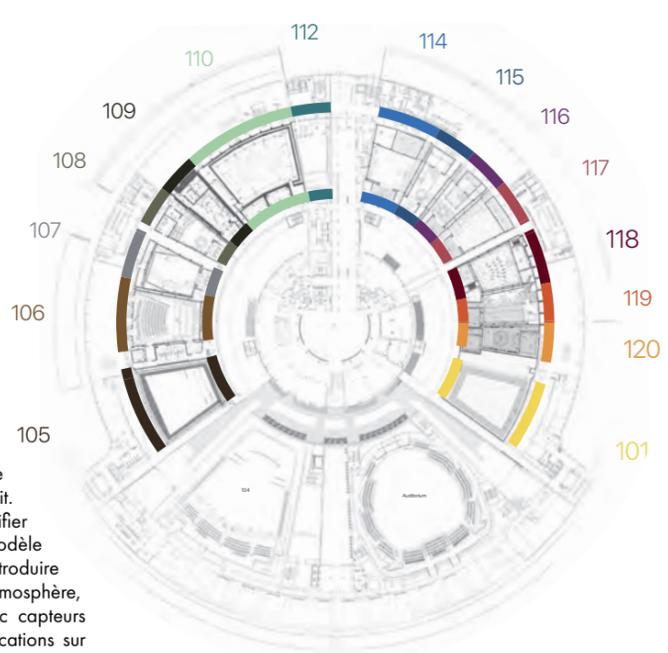
avons prolongée avec une verrière dans la nef et nécessité « d'accrocher » ce nouveau bâtiment entre la porte A et la porte F. Depuis le rez-de-chaussée, il était logique que le niveau du parterre de cette nouvelle salle se branche sur le hall, et la galerie à l'étage sur un balcon. Ainsi avons-nous commencé à organiser nos plateaux, l'envie de mieux accueillir le public entraînant la percée de la nef, cette rue intérieure à laquelle le nouvel auditorium allait se coller. Cela, sans perdre de vue l'objectif d'une scène capable d'accueillir un orchestre symphonique, 120 choristes, et d'organiser une jauge de 1450 personnes. Généralement, une salle de 1500 places atteint le double de volume.

De quelle façon concilier le geste visuel et les impératifs acoustiques ?

L'Auditorium, comme tous les studios moyens de Radio France, est une boîte dans la boîte. La boîte en béton extérieure isole des bruits aériens (avions, hélicoptères, bruits de la ville), la boîte en béton intérieure évite la transmission des bruits solides et des vibrations (métros, RER, voitures). L'ensemble de ces deux boîtes est posé sur des ressorts d'un mètre de haut, capables d'absorber toutes les vibrations acoustiques susceptibles de migrer vers l'intérieur de la salle. À cela, le cabinet Nagata fixa d'emblée quelques règles acoustiques, à savoir une hauteur précise de 14m50 entre le plancher de la scène et la canopée suspendue sous le plafond. Ainsi, lorsque tout s'empile, l'Auditorium revêt cette forme ovoïde dilatée qu'on lui connaît aujourd'hui, un peu carrossée comme une voiture. Pour la rendre la plus pure et propre possible, nous l'avons revêtue de panneaux en aluminium, lesquels tissent un lien naturel avec la Maison de la Radio, dont les façades sont, elles-aussi, recouvertes de panneaux d'aluminium – voilà pour l'harmonisation avec l'extérieur. Dans la salle, la vibration visuelle des lignes de bois, qui parcourent toute la salle, comme un ruban, de gauche à droite, rappelle les grands totems installés dans le hall et la galerie Seine. Nous avons conçu la salle comme si nous avions évité une coque de noix, en la striant d'une modénature horizontale.

Quelles furent les autres contraintes fixées par le cabinet Nagata Acoustics ?

Une maquette au 1/10^{ème}, réalisée par notre cabinet, permit de définir la géométrie des balcons, des parois, du parterre, du toit et du plafond. Mais il fallait chercher le récit, l'histoire, ce qu'on voulait que cette salle soit. À partir de notre maquette, et pour en vérifier le fonctionnement, Nagata réalisa un modèle 3 D acoustique, allant jusqu'à y introduire de l'azote pour réduire l'échelle de l'atmosphère, afin de réaliser les tests en réel, avec capteurs et émetteurs. De là naquirent des indications sur l'inclinaison des balcons, des parois verticales et sur la définition de la masse de ces parois. L'Auditorium comprend donc à la fois des masses réfléchissantes et des masses absorbantes (en tissu et en laine), qui se situent plutôt en fond de salle, dans la courbe côté hall, sur les fronts de balcon, au-dessous de la régie. Tout le reste, hormis les musiciens et le public, sont des surfaces réfléchissantes : elles devaient être de 50 kg au mètre carré pour les balcons et les parties verticales et de 120 kg au mètre carré pour la canopée et le plafond. On trouve de nombreux matériaux composites, comme ces panneaux de bois assemblés avec du sulfate de calcium, une sorte de plâtre recuit, plus dense que le plâtre, permettant d'obtenir la masse voulue dans des épaisseurs assez fines. Ils sont plaqués en merisier, en bouleau ou en hêtre (le plus clair). Par la suite, il nous fut demandé d'introduire partout des microreliefs : ce sont ces grandes stries irrégulières qu'on voit au plafond, sur les balcons, mais aussi sur les polycylindres, le long de la courbe. Ces creux et ces bosses concourent à l'esthétique de la salle, donnent l'impression visuellement que c'est une salle qui vibre, et leurs rainures de différentes tailles jouent un rôle essentiel dans le réfléchissement des ondes sonores émises à 360 degrés depuis la scène. Des rainures d'une seule taille auraient privilégié une seule fréquence. Aux oreilles de public, la variété de ces rainures assure le maximum de répercussion des fréquences.



Dix ans après l'ouverture de l'Auditorium, référez-vous exactement le même bâtiment ?

Oui, sans hésitation. Finalement, cette salle s'est imposée à nous. En vertu de cette synthèse de la résolution des contraintes, je dirais même que c'est la seule salle qui était possible à cet endroit-là. Revenant régulièrement dans la salle, je suis toujours frappé par l'effet de surprise et d'émerveillement lorsqu'on franchit les portes depuis le hall. Même 10 ans après. C'est un plaisir d'avoir le sentiment d'être immergé dans un espace intime et ces différentes nuances de bois. Cette force est toujours là. L'Auditorium est probablement la seule salle au monde à faire en sorte que la distance entre le public le plus éloigné de la scène et le chef est de 17m seulement, pour une jauge de 1500 places. Les jeux de visions multiples entre les musiciens et le public qui en découlent procurent à la salle une grande théâtralité : on se voit. Quant au parcours, nous avions souhaité qu'il n'y ait que deux portes et une courbe, car des portes sont toujours bruyantes. Toute la circulation s'effectue par cette courbe, un espace absorbant feutré, par lequel on glisse ensuite dans la salle, via des ouïes, sans faire un bruit. Un défaut ? On entend tout. Le public doit être silencieux !

« MÊLER L'INTIMITÉ ET L'IMMERSIVITÉ, LA GRANDE CLARTÉ ET LA CHALEUR SONORE »

MARC QUIQUEREZ

consultant en acoustique chez Nagata Acoustics

Quel regard porte le cabinet Nagata Acoustics sur l'Auditorium de Radio France, dix ans après ?

Nous en sommes particulièrement fiers et faisons souvent référence à lui auprès de nos clients. À titre personnel, c'est l'un des premiers projets sur lesquels j'ai travaillé, aussi j'entretiens une relation particulière avec l'Auditorium, auquel j'ai été très fidèle comme spectateur ces dernières années. L'un de nos objectifs était que la salle permette aux orchestres de briller et d'entretenir une relation avec un lieu précis – ce qui manquait, par le passé, et justifiait la création d'un espace au sein de la Maison de la Radio. L'Auditorium possède, dans son niveau de compacité et d'intimité, un caractère assez unique, lié aux contraintes même du site. La salle plonge « au cœur de l'orchestre », pour reprendre le titre d'une fameuse émission, mais c'est plus qu'un slogan, c'est une réalité qui rend à la fois très originale l'expérience du concert à Radio France et complémentaire de l'offre parisienne. Après 10 ans de vie, cela se confirme.

Vos choix seraient-ils différents aujourd'hui ?

Probablement. Il n'y aurait aucune raison de faire des choix absolument identiques quinze ans plus tard (car si la salle a été inaugurée il y a 10 ans, les plans, eux, en ont 15 voire 20 pour leurs aspects les plus fondamentaux). Saurais-je mettre le doigt sur un détail en particulier ? Non. Simplement, notre pratique évolue, et l'architecte aurait peut-être, lui aussi, répondu à certaines problématiques différemment. Ce serait une faute professionnelle de répondre de manière identique à un même cahier des charges, 20 ans après.

Cette décennie a-t-elle révélé des « erreurs », des points à améliorer selon vous ?

Même si la salle est figée, la vie qui s'y déroule, elle, est continue et mouvante, et rester en relation étroite avec les musiciens est important. Cela nous permet d'accompagner les orchestres et de tirer le meilleur parti de leur pratique. Il s'agit donc d'intervenir éventuellement sur des petits ajustements pour travailler à un meilleur confort des musiciens et un meilleur équilibre des pupitres, mais en aucun cas

de réparer des points critiques ; la salle fonctionne. Il peut s'agir par exemple d'optimiser l'utilisation des gradins sur scène, de l'ajout d'un traitement absorbant derrière certains pupitres ou sur certaines parois proches.

Quel élément acoustique joue le rôle le plus important dans l'Auditorium ?

Si la morphologie et les proportions de la salle constituent le cœur de ce qui conditionne l'acoustique et l'expérience des spectateurs dans la conception de nos salles symphoniques (avant même qu'on n'ait pu entendre une note), la hauteur du plafond, et notamment au-dessus de la scène (avec le réflecteur suspendu ou canopée) est cruciale. C'est l'élément central qui permet d'atteindre les dimensions générales, la volumétrie globale ainsi que le positionnement par rapport à la scène et au public. Cela dit, toutes les autres surfaces dans la salle participent, à leur niveau, de l'acoustique globale ; certaines plus directement que d'autres.

L'Auditorium de Radio France aurait-il un cousin, un jumeau, parmi les salles élaborées par Nagata Acoustics ?

C'est une salle qui exemplifie l'un de nos objectifs, à savoir mêler l'intimité et l'immersivité, la grande clarté et la chaleur sonore. L'un des projets qui, pour moi, a une parenté conceptuelle, même si l'échelle et l'architecture diffèrent, serait la Philharmonie de Hambourg. Une salle beaucoup plus grande, certes, mais dont les similitudes avec l'Auditorium de Radio France sont à chercher dans une même verticalité. Comme les contraintes du site parisien empêchaient de « s'étaler » horizontalement, l'Auditorium s'est développé dans une verticalité exacerbée, avec des gradins qui ont pris la forme de balcons, par l'empreinte propre de la salle. On retrouve cela à la Philharmonie de Hambourg, avec cette impression que lorsque la salle est pleine, ce ne sont pas des parois qui la garnissent mais du public. Je pourrais aussi citer, dans cette notion de verticalité, la salle de musique de chambre du musée Isabella Gardner, à Boston. Antérieure à l'Auditorium de Radio France, elle est aussi beaucoup plus petite, très verticale,

conçue comme un cube, dont la hauteur équivaut à la largeur et à la longueur. Elle empile aussi les balcons, un peu comme à la Maison de la Radio, et pousse encore plus loin le vice de maximiser les premiers rangs. Dans cette petite salle de Boston, hormis le parterre, tous les balcons ne comptent qu'un rang : aussi, tout le monde est en quelque sorte au premier rang. De mémoire, à Radio France, 25% des sièges sont des premiers rangs. C'est assez unique ! Ce n'était pas le but recherché, et ça n'arrive pour ainsi dire jamais, mais le design, les contraintes, les choix opérés ont amené cette réalité. Ainsi, même si on ne siège pas soi-même au premier rang, on n'est jamais loin d'un premier rang. Cela nous rapproche d'autant plus de la scène et du spectacle.

Vous ne citez pas l'Auditorium de Katowice en Pologne, siège de l'Orchestre national de la Radio polonaise, inauguré aussi en 2014, qui lui ressemble furieusement.

Un faux cousin. Conceptuellement, le point de départ se situe à l'opposé. La salle polonaise se développe sur le modèle d'un parallélogramme rectangle, autrement dit la forme, quasiment traditionnelle et historique, de la boîte à chaussures, mais légèrement transformée, de façon à ramener un peu de public autour de la scène. Ce qu'on a réussi à faire à l'Auditorium de Radio France par contrainte, la salle de Katowice le réalise par opposition au plan de base. Les points communs entre Paris et Katowice sont plutôt à chercher du côté du réflecteur (au demeurant, présent aussi à la Philharmonie à Paris, à Hambourg, Helsinki ou Copenhague), mais davantage dans les teintes de bois sombres utilisées. Nous avons la chance, pour chaque projet, d'être confronté à une page blanche, y compris dans un contexte de connaissance et d'expérience solide, toujours remises à l'épreuve par des nouvelles conditions. Notre responsabilité est de se fondre dans ce moule : une salle est avant tout l'œuvre d'un architecte, et notre présence doit se faire la plus discrète possible. Rien de pire que d'entrer dans un auditorium et se dire, avant même d'avoir vu ou entendu quoique ce soit : « ça c'est bien un truc de l'acousticien, ça n'a rien à avoir avec le reste ».



L'AUDITORIUM EN CHIFFRES

Capacité : **1461** places

Volume acoustique : **18 000 m³**

Surface de la scène : **260 m²**

18 praticables amovibles pour permettre toutes les configurations

Ouverture de la scène : **22** mètres

Profondeur de la scène : **14,5** mètres

Coulisses : **113 m²**

Canopy (réflecteur sonore accroché au plafond) :

140 m²

Hauteur du canopy : **12** mètres

Hauteur sous plafond : **17** mètres

Temps de réverbération : **2 à 1,9** secondes

Nombre de concerts depuis l'ouverture :

plus de **2000**

Nombre d'auditeurs touchés via France Musique :

220 millions

Concert d'inauguration : **le vendredi 14 novembre 2014**

Au programme : Dutilleul (*Slava's Fanfare*), Wagner (*Ouverture de Tannhäuser*), Richard Strauss (*Suite du Chevalier à la rose*) et Ravel (*Boléro*) par l'Orchestre National de France dirigé par Daniele Gatti ; Prokofiev (*Suite de Roméo et Juliette*), Mozart (*Ave Verum*), Ravel (*Daphnis et Chloé*) par le Chœur de Radio France et l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigés par Myung-Whun Chung.



L'ORGUE DE RADIO FRANCE

L'instrument de Radio France est signé Gerhard Grenzing. Il a été imaginé en tenant compte des volumes de l'Auditorium. Après 2 années de travail dans les ateliers Grenzing à Barcelone pour concevoir, fabriquer et assembler cet instrument, il a été inauguré en 2015 au sein de la Maison de la Radio et de la Musique. Qui n'a jamais entendu l'orgue de Radio France, ses 87 jeux et ses 5 000 tuyaux, les mots volume, nuance, couleur ? Du murmure le plus tenu au fortissimo le plus fracassant, cet instrument est au service aussi bien des récitals que des ciné-concerts ou des concerts avec orchestre.

QUELQUES CHIFFRES

87 jeux

5 320 tuyaux : jeux de **1** pied à **32** pieds.

De **1** cm à plus de **8** mètres

12 mètres de haut / **12** mètres de large / poids :

30 tonnes environ.

2 consoles, une fixe en fenêtre à commandes mécaniques et une mobile disposée sur scène à commandes électriques proportionnelles (toucher sensible).

Consoles de **4** claviers de 61 notes (os et ébène)

et pédalier de **32** marches (chêne).

Les **2** consoles peuvent être jouées ensemble (à deux organistes)

7 plans sonores : Grand orgue / Récit expressif / Positif expressif / Solo expressif / Solo haute pression expressif / Chamade / Pédalier

Effets sonores prévus : Vent à pression variable pour le Positif, cymbale transpositrice, communication entre boîtes expressives (Récit et Positif), Coupure Pédale ajustable, etc.

Matériaux utilisés : bois (chêne et épicea), étain, plomb, laiton et peau d'agneau.



« NOUS AVONS PROGRESSÉ DANS LA NOBLESSE DU SON »

SARAH NEMTANU
premier violon solo
de l'Orchestre National de France

Comment caractériseriez-vous l'acoustique de l'Auditorium ?

Elle offre la possibilité d'aller dans la subtilité des nuances et permet une transparence, une beauté sonore et un rare éventail de couleurs. Dans le trop fort, le trop « massif », elle manque toutefois un tout petit peu de volume, ça peut saturer : c'est mathématique et scientifique, cela n'a rien à voir avec la qualité du son. On aimerait pouvoir parfois jouer plus fort et se lâcher sans réfléchir. Alors on se « lâche » avec un beau son. L'Auditorium oblige à chercher, il nous a fait progresser dans la noblesse du son. Enfin, la sensation du contact avec le public crée une impression unique. Le bois, la proximité, la forme ronde et chaleureuse, tout concourt à une échelle humaine.

Vous-même, jouez-vous différemment depuis les premiers concerts ?

J'ai compris son immense potentiel grâce à la musique de chambre. J'y ai joué des quatuors de Schubert, *La Truite*, l'*Octuor* d'Enescu. De même, on remarque un chef qui a l'ouïe fine quand il nous demande tout de suite de ne pas jouer trop fort et de chercher dans les nuances qui ne crient pas. Nous devons jouer comme si nous parlions à quelqu'un ; chanter aussi, mais jamais hurler, ça ne marche pas. J'ai remarqué que les salles les plus adaptées à un orchestre symphonique étaient les salles rectangulaires - Vienne, Boston, le Konzerthaus de Berlin, une salle que j'apprécie beaucoup.

À quelle salle pourriez-vous comparer l'Auditorium ?

Je ne vois pas trop. Certaines salles lui ressemblent esthétiquement, mais une fois qu'on joue sur scène, je ne lui trouve pas d'équivalent. L'acoustique, comme l'échelle de construction, obéissent à des proportions originales. C'est un exploit d'avoir réussi à bâtir une salle dans un bâtiment inauguré il y a 60 ans, qui semble si grande et à l'intérieur de laquelle on peut faire de si belles choses. C'est un joyau caché.

En quoi l'expérience du concert diffère-t-elle de celle du Théâtre des Champs-Élysées, autrefois la résidence du National ?

Le Théâtre des Champs-Élysées est plus grand et absorbe davantage. À l'Auditorium, en raison de sa rondeur, il y a un léger retour du son vers nous.

Par exemple, lorsque les cors jouent contre le mur, le son se réfléchit et peut créer des retards et des échos. Certains instruments ont parfois des effets laser qui viennent nous titiller l'oreille, selon l'endroit où nous sommes placés. Par ailleurs, le fait qu'il n'y ait pas un étage important et que l'Auditorium ne soit pas plongé dans le noir contribue à la formidable impression d'intimité. On voit le public et les visages. J'aime observer les spectateurs qui regardent le chef d'orchestre ; ma chaise est une place intéressante ! Aux Champs-Élysées, le public est beaucoup plus bas et dans le noir.

La présence du public derrière l'orchestre modifie-t-elle quelque chose ?

Elle renforce la proximité avec le public. Quand, à la fin du concert, on se tourne pour saluer les spectateurs assis derrière nous, ils applaudissent presque aussi fort que le reste de la salle, alors qu'ils sont deux tiers de moins. Ils se sentent pris en compte, se lèvent, nous disent merci... Je me dois de rappeler au chef invité, qui peut oublier, qu'on doit se retourner au troisième salut.

Quels sont vos plus beaux souvenirs de l'Auditorium ?

Sûrement le concert d'inauguration dirigé par Daniele Gatti, un fin horloger, avec la Suite du Chevalier à la rose de Strauss, que je jouais pour la première fois. Je me rappelle aussi la photo que nous avons prise durant le chantier à ciel ouvert. Voir pousser ce nouveau bâtiment au cœur d'un espace qui paraissait déjà rempli, c'était magique. Et comment oublier cette Neuvième de Bruckner avec Bernard Haitink, qui découvrait lui aussi cette salle ? Taiseux, il dosait les ingrédients tel un cuisinier. Même s'il connaissait le National depuis longtemps, il nous faisait partager son bonheur de cette nouvelle page à écrire.



© L'Auditorium à ciel ouvert, 2013

« L'IMPRESSION DE PÉNÉTRER DANS UNE ARÈNE »

OLIVIER DOISE
premier hautbois solo de l'Orchestre Philharmonique de Radio France

Racontez-vous vos la soirée d'inauguration de l'Auditorium de radio France du 14 novembre 2014.

Intense émotion ! Myung-Whun Chung, alors notre directeur musical, avait choisi un programme sur mesure avec, entre autres, la Suite de Roméo et Juliette de Prokofiev et la deuxième Suite de Daphnis et Chloé... C'était un véritable fauve. Il avait envie de mettre l'Orchestre en avant, mais surtout avait à cœur d'ouvrir cette salle. Il était profondément heureux pour les musiciens qu'ils puissent bénéficier désormais d'une salle à la hauteur de leur futur. Même si, pour lui, son mandat à Paris touchait à sa fin.

Comment définiriez-vous l'acoustique de l'Auditorium ?

D'abord, c'est une acoustique que j'adore. C'est à la fois une acoustique de studio et de concert, dont le côté analytique autorise toutes les nuances, y compris le pianissimo le plus ténu. Il est très agréable, en tant que hautbois solo, de jouer au milieu de la salle, tant en musique de chambre qu'en soliste. J'ai eu l'occasion de créer plusieurs concertos depuis l'ouverture, et j'y ai toujours éprouvé beaucoup de plaisir.

La façon de Mikko Franck de jouer dans et avec la salle a-t-elle évolué ?

Oui. Il a cherché et il cherche encore. Récemment, pour le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, il a choisi de disposer les petites percussions à côté de la petite harmonie, pour un contact plus intime et un son plus gourmand. Quant aux cordes, on peut regretter parfois que les basses ne soient pas totalement mises en valeur lorsqu'il les place sur le côté droit. Je préfère les basses au milieu, personnellement, mais il fait ce choix par rapport à la salle. Au bout de 10 ans, on joue bien mieux avec l'Auditorium.

Quels chefs vous ont le plus surpris ?

Krzysztof Urbanski, par exemple, se déplace beaucoup durant les répétitions. Il n'a pas d'assistant, ne demande pas au violon solo de prendre les choses en main, et court dans la salle. Il enchaine, va, revient et dose ainsi les équilibres. C'est un travail intéressant, emblématique, pource qui est de la recherche acoustique, d'une volonté de valoriser et de marier au mieux salle et Orchestre.

Quel est le répertoire qui lui convient le mieux ?

Difficile à dire ! On a joué des Bach et des Haendel somptueux avec Leonardo García-Alarcón, des Schumann parfaits avec Philippe Herreweghe, d'impressionnants Wagner avec Marek Janowski, lesquels prouvaient que la salle était idéalement proportionnée à cette musique.

Si vous deviez sélectionner deux ou trois concerts marquants de ces dix ans, quels seraient-ils ?

Déjà, tous les concerts avec Alarcón. Lorsqu'il est venu nous diriger pour la première fois, dans les *Fireworks* de Haendel, dès la première répétition, avec une sonate pour basse continue et hautbois, on a senti qu'on allait, grâce à lui, découvrir des choses immenses. Tous ses concerts ont été des événements, la *Passion selon saint Jean*, *Acis et Galatée* et j'en passe... La géométrie variable de l'Orchestre est une chance, qui nous autorise ce répertoire. J'ai aussi beaucoup aimé l'intégrale des symphonies de Sibelius dirigées par Mikko Franck la saison passée, un gros boulot, un défi pour l'Orchestre, conférant à ces trois concerts un caractère singulier. Les Oiseaux exotiques de Messiaen, portés par Barbara Hannigan et Bertrand Chamayou, furent une expérience joyeuse, où nous étions entourés de claviers et de percussions ainsi que dans une volière. Enfin, j'aime beaucoup, en entrant sur scène, l'impression de pénétrer dans une arène. On est tout de suite en contact avec le public — et un public qui attend quelque chose ! Les auditeurs ont le sourire avant même que le concert ait commencé, et ils en veulent encore plus. Ils veulent du bonheur.

© L'Auditorium de Radio France à la veille de son ouverture en novembre 2014

« LE MÉLANGE DES GENRES : UN DES ATOUTS DE L'AUDITO »

LAURYA LAMY
soprano I au Chœur de Radio France

Dans l'Auditorium, en tant que chanteur, nous sommes comme enveloppés par le son. Tout comme les spectateurs, d'ailleurs. Cette salle est une sorte d'écran pour les formations musicales, c'est une sacrée expérience, mais même si son acoustique est très flatteuse, avec son temps de réverbération de 1,9 seconde, elle a toutefois nécessité une période d'adaptation pour nous, chanteurs et musiciens. Si on se place du point de vue du Chœur,

l'expérience du concert à l'Auditorium change, sur le plan acoustique, par rapport à celle que l'on peut vivre dans un théâtre à l'italienne, par exemple le Théâtre des Champs-Élysées. De plus, notre ressenti est différent selon que nous chantons sur le plateau ou en corbeille, et bien sûr avec ou sans orchestre. Le rendu sonore pour le public est probablement plus intéressant quand nous sommes sur le plateau, mais le travail vocal plus délicat, particulièrement dans le répertoire à cappella qui nous montre totalement à découvert. En ce sens, notre travail avec Lionel Sow s'épanouit naturellement dans l'Auditorium, lui qui insiste sur l'homogénéité, la couleur, cherche à renforcer l'écoute mutuelle, à faire résonner nos voix et les porter le plus harmonieusement possible.

L'inauguration de l'Auditorium ? Je m'en rappelle très bien ! Elle fut marquée, entre autres, par la visite du président François Hollande, à qui j'eus la chance de serrer la main dans un moment très spontané. Ce n'est pas si fréquent qu'un président vienne dans une salle classique, non ? Côté souvenirs, je pourrais vous citer une Messe en ut de Mozart avec le Philhar, dirigée par Leonardo García-Alarcón, en décembre 2023, quatre ans après sa Messe en si, à l'occasion de laquelle Alarcón avait pris la parole en public pour défendre la place de la culture et de la musique dans la société - l'intervention avait beaucoup touché les artistes du Chœur. Enfin il y eut beaucoup d'émotion en mars 2018, autour de Kaddish avec l'ONF et Yutaka Sado, à l'occasion

du centenaire de Leonard Bernstein ; mais aussi autour d'une Neuvième de Beethoven portée par Marek Janowski, de retour au Philhar, d'*Un Requiem allemand* préparé par Josep Vila i Casañas, un chef que nous aimons beaucoup. Mais comme j'adore aussi le mélange des genres (c'est un des atouts de l'Audito), je vous citerai aussi l'opéra *Amor Azul* d'Aldo Brizzi et Gilberto Gil, en décembre 2022 : une soirée magique.



« LA MAGIE DU CONCERT SE RENOUVELLE DÈS QU'ON EN Pousse LES PORTES »

Outre qu'il est magnifique et que la magie du concert se renouvelle dès qu'on en pousse les portes, l'Auditorium de Radio France représente, à mes yeux, un superbe outil pour le cinéma ; plusieurs musiques de films y ont été enregistrées, et je me rappelle, lorsque j'étais à Unifrance, nos échanges avec Michel Oriet sur le pouvoir d'attractivité de cette nouvelle salle sur le monde du cinéma. Dans cet esprit, je ne peux oublier le concert d'hommage si émouvant à Michel Legrand, en janvier 2022, en présence de Macha Méril. Et puis, bien sûr, tous les concerts de la Maîtrise de Radio France dirigés par Sofi Jeannin, avec notamment les jeunes de Bondy.

La Fondation BNP Paribas est très fière d'être mécène de la Maîtrise de Radio France et de travailler main dans la main avec toutes les équipes, dans ce lieu qui a une acoustique sans doute parmi les plus belles d'Europe. Ce partenariat fait partie de notre programme sur la jeunesse et sur l'égalité des chances, qui consiste à soutenir tous les acteurs et associations aidant à la formation des jeunes, en particulier ceux des quartiers

défavorisés. J'ai pu mesurer l'impact de la musique sur la transformation d'un quartier. Ainsi, lorsqu'il apprend la musique, un jeune collégien de Bondy en jouera certes en classe ou au conservatoire, mais aussi chez lui dans son appartement. Je me rappelle du témoignage d'une mère de famille, me confiant : « c'est formidable pour mon fils, car toute la famille désormais écoute de la musique classique. Tout l'étage et même l'immeuble entier ! » La musique et la culture plus généralement ont un effet de levier extraordinaire et donnent des horizons nouveaux à des jeunes qui partent dans la vie avec un capital social moindre. Par ailleurs, notre mécénat symbolise ce que j'appelle les « nouvelles alliances » entre le privé et le public. Quand l'argent vient parfois à manquer, quand les subventions publiques ne sont plus exactement celles qu'elles étaient il y a quelques années, nous sommes là : c'est la vocation du secteur privé, des entreprises, des mécènes, c'est notre rôle et notre responsabilité d'être aux côtés de cette si belle Maison de la Radio et de la Musique.

Isabelle Giordano, déléguée générale de la Fondation BNP Paribas



« UNE SALLE AU CŒUR DE L'ORCHESTRE... ET DE PARIS »

Pour une fidèle, je suis une fidèle, vous savez. Voici plus de quarante ans que je suis abonnée aux concerts de Radio France. J'ai connu Pleyel et les soirées présentées par Jean Fontaine, et je garde une tendresse pour les années de Kurt Masur à la tête de l'Orchestre National de France avec des symphonies de Chostakovitch très engagées, et puis aussi le cycle consacré à Mahler que dirigeait Daniele Gatti ; tout cela compose de merveilleux souvenirs... du Théâtre des Champs-Élysées ! Puis est venu l'Auditorium. Vous me dites qu'il a dix ans ? J'ai peine à le croire. J'ai l'impression que c'était hier. C'est drôle, car l'une des premières choses auxquelles je songe à propos de l'Auditorium de Radio France, avant même son confort et son acoustique qui, à mes oreilles, renouvelle l'expérience du concert, c'est sa situation : une salle pareille, en plein de cœur de Paris, c'est un luxe, non ? En sortant du hall principal, le soir, vous vous retrouvez face à la Seine et la ville illuminée. En compagnie d'amis pour lesquels j'achète des places, nous avons alors un petit rituel, qui est

de traverser le Pont de Grenelle tous ensemble pour échanger nos impressions sur la soirée. Quelle que soit la météo ! Nous prenons toujours des places sur le côté gauche quand on rentre dans la salle, de façon à avoir une bonne vision du chef et de l'orchestre. Nous aimons beaucoup cette zone-là. Et puis j'adore l'acoustique et l'esthétique de l'Auditorium, c'est une salle très réussie. En général, j'aime entendre la musique française du début du XXe siècle – j'ai goûté en particulier la programmation très sympathique autour de Ravel, Saint-Saëns, Debussy – et les Russes. Je suis venue il y a quelques semaines au récital « Pianomania ». J'ai beaucoup d'attraits aussi pour les cinés concerts, j'aimerais qu'il y en ait davantage. J'éprouve enfin un grand intérêt pour l'orgue. En plus de l'offre d'abonnement très avantageuse, j'ai l'impression que l'éclectisme des concerts de Radio France me parle : depuis que je me rends à l'Auditorium, ma curiosité s'est aiguisée.

Marie-France, abonnée

« UNE OFFRE INCROYABLE »

Je suis étudiant en école de commerce à Paris, depuis un an et demi. C'est la deuxième fois que j'achète le pass jeune. 4 concerts à 28 euros, c'est quand même une offre incroyable. L'année dernière, j'ai suivi exactement la sélection proposée, la *Première Symphonie* de Mahler avec un mix en deuxième partie ; puis l'œuvre augmentée autour de la *Symphonie fantastique* de Berlioz (vraiment top !), la rencontre trop sympa entre la musique klezmer et le tango, avec Omer Meir Wellber, qui jouait de l'accordéon et dirigeait l'orchestre (le National, je crois) ; et puis aussi les *Clefs* de l'Orchestre de Jean-François Zygel qui décortiquait *Daphnis* et *Chloé* de Ravel. Zygel, j'étais content de le voir en chair et en os car mes parents avaient tous ses DVD, et j'ai souvent regardé ses émissions à la télé : en live, ça n'avait rien à voir ! J'ai adoré ! Cette année, j'ai repris le Pass jeune, et j'ai acheté en plus

d'autres billets quand j'ai découvert la saison ! J'ai déjà entendu *Pianomania* début octobre (je préfère quand même l'orchestre), je vais essayer d'aller à un avant-concert en mars pour voir de près la partition de *La Valse*. Et comme j'étais à Paris pendant Halloween, j'ai essayé *Présences électronique*. Waouh ! Comme ça envoie ! Voilà ce que j'aime dans les concerts de Radio France et de l'Auditorium, en plus du prix et de la souplesse, les programmes sont hyper variés. On a du symphonique (grosse passion pour Ravel et les romantiques, genre Berlioz), mais aussi des expériences électro qui te font tout de suite baigner dans un autre mood. Donc rien que pour ça, je vais prendre deux places à un concert du festival *Présences* pour inviter ma copine, ça tombe juste avant la Saint-Valentin !

Matteo, 23 ans, détenteur d'un Pass Jeune



